

Interview

Philippe Cohen: «Je finis ma carrière épanouie et heureux»

Le directeur du Ballet du Grand Théâtre passe le témoin au chorégraphe Sidi Larbi Cherkaoui. Bilan de parcours alors qu'il clôt sa dernière saison sur «Tristan et Isolde».

Katia Berger

Philippe Cohen ne s'en cache pas: il a eu «le nez fin». Depuis qu'il a pris la barre du Ballet du Grand Théâtre en 2003, cet ancien danseur, passé maître de ballet puis directeur des études chorégraphiques au Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Lyon, s'est rarement trompé dans ses choix. Le flair de ce dénicheur de talents, tant chez les interprètes que chez les chorégraphes, tient en une formule: le fameux «grand écart» entre classique et contemporain qui lui a valu l'adhésion du public genevois. À ce sens de l'équilibre, étiré sous les règnes successifs de Jean-Marie Blanchard, Tobias Richter et plus brièvement Aviell Kahn, la compagnie genevoise doit à la fois la pérennisation de son statut et la reconnaissance internationale. C'est un funambule lui-même écartelé entre discrétion et volubilité que nous rencontrons dans son bureau de la place Neuve, au moment où sonne l'âge de la retraite, et à quelques heures de la première de sa toute dernière production.

En 2018, alors âgé de 65 ans, vous juriez ne pas songer à prendre votre retraite...

De fait, il arrive un moment où il faut s'arrêter. La question s'est posée quand Tobias Richter a annoncé son départ en 2019. Lui et moi sommes de la même année, et après dix ans de compagnonnage, j'ai informé notre présidente de fondation que je ne m'accrocherais pas. Sa réaction a été claire: il fallait que j'assure la transition. J'ai rencontré Aviell Kahn dès sa nomination, et je me suis dit que je n'aurais pas une fin de carrière ennuyeuse, mais plutôt ascendante. Nous avons envisagé ma succession de façon très cash. Aviell a tout de suite affirmé ne pas rechercher un profil comme le mien. Au lieu d'un directeur artistique, il souhaitait un créateur pour occuper le poste. Il songeait déjà à Sidi Larbi Cherkaoui, avec qui il avait travaillé et qui avait été propulsé ici même, en 2005, lors de sa créa-



Le directeur du Ballet du Grand Théâtre de Genève, Philippe Cohen, aura passé dix-neuf printemps entre les murs de l'auguste maison lyrique. DAVID WAGNIÈRES

tion de «Loïn». Mais il m'a encouragé à lui proposer d'autres noms, et nous avons beaucoup échangé. Contribuer ainsi à la réflexion m'a donné une grande satisfaction.

En quoi exactement a consisté votre fonction presque vingt ans durant?

L'une de mes plus grandes qualités est de n'avoir pas été chorégraphe. Cela m'a maintenu ouvert

à toute la diversité de l'art chorégraphique. Cette distance m'a permis de mettre en place des projets qui ne dépendaient pas uniquement de mes envies. Dans mon cahier des charges figurait

notamment le choix artistique des 22 interprètes qu'il s'agit de remplacer chacun tous les quatre ou cinq ans. En plus des auditions, il y avait la planification, les tournées, les prospections, les voyages en vue de vendre la compagnie à l'étranger. Enfin, en tant qu'artiste autant que gestionnaire, je n'ai cessé d'intervenir dans le travail quotidien des danseurs. J'ai assisté à la plupart des répétitions, surtout pour accompagner les jeunes chorégraphes que j'avais fait le pari de programmer. C'est moi qui savais quelle image donner de la compagnie.

Le Ballet du Grand Théâtre propose deux programmes par an, mixtes ou pas.

En 46 productions, quelle empreinte avez-vous laissée?

J'y ai apporté la diversité, elle est dans ma nature. Dans le monde de l'opéra, j'ai autant de plaisir à voir une opérette que l'«Ariane à Naxos» de Richard Strauss. En musique, j'aime autant John Cage que Mozart. J'ai très vite saisi les attentes du public du Grand Théâtre. Sans le séduire, je pouvais le renseigner, le sensibiliser en ménageant des équilibres: nous n'allions pas faire du Cindy Van Acker tous les jours, mais pas non plus nous borner à relire le «Casse-Noisette». En outre, j'ai une exigence particulière concernant l'excellence du rendu - je tiens à garantir un travail artisanal de haute couture, même si cela ne se voit pas. On doit pouvoir critiquer le parti pris d'un chorégraphe, mais pas la qualité du spectacle. L'emballage cadeau se doit d'être irréprochable.

Quelques temps forts de votre cursus genevois?

Il y a eu la première création d'Andonis Foniadakis, «Selon désir», en 2004. Inconnu à l'époque, il est demandé dans le monde entier aujourd'hui. J'ai tout de suite été touché par son talent d'écriture et sa musicalité. Ensuite, il y a eu le fameux «Loïn» de Sidi Larbi Cherkaoui, en 2005, qui contient en germe toute son œuvre. J'ai découvert un véritable créateur, qui réussit à sortir le meilleur des danseurs. Enfin, la création des «Pré-

ludes et fugues» d'Emanuel Gat. Il n'est pas courant de voir un chorégraphe placer l'interprète avant l'auteur. C'est pourtant ce qu'a fait Gat en me parlant de Glenn Gould avant Bach, puis en travaillant à partir des propositions des danseurs dans le studio.

Le Belge Sidi Larbi Cherkaoui vous succédera en juin. Quel terrain lui laissez-vous? Et quel sera le défi qu'il aura à relever?

Larbi et moi avons beaucoup échangé. Je partage mon bureau avec son numéro deux, Florent Mollet, et la transition se passe formidablement bien. Le terrain est donc bien préparé. Je laisse à Sidi Larbi Cherkaoui une compagnie internationalement reconnue qui n'est plus remise en cause: c'est le tapis rouge. Quant à lui, son défi sera d'être attentif au public. Il est normal qu'il instaure en arrivant l'esthétique qu'il veut défendre, mais il devra éviter que le public se lasse. Genève s'est attachée à la diversité.

C'est par le «Tristan et Isolde» de Joëlle Bouvier, créé ici même en 2015, que vous vouliez faire vos adieux?

Ce n'était pas mon premier choix. J'avais un projet en cohérence avec mon mandat: un programme mixte combinant la création d'un nouveau venu avec l'œuvre d'un chorégraphe ayant commencé ici, Benjamin Millepied. Le jeu des annulations et des reports dus au Covid ont empêché ce projet de se réaliser, et je n'en conçois aucune aigreur. Du coup, je reprends une pièce emblématique de notre répertoire, sur la musique de Wagner, je suis ravi.

Que peut-on vous souhaiter à présent?

J'ai tellement adoré les dix-neuf années passées ici: que puis-je demander de mieux? Je finis ma carrière épanouie et heureux. Je n'ai aucune frustration, tout ce que j'avais envie de faire, je l'ai fait.

«Tristan et Isolde» Jusqu'au 29 mai au BFM, www.gtg.ch

«Habibi» au Théâtre Pitoëff: son refuge est sa baignoire

Drame
Silvia Barreiros met en scène les affres d'un couple dans lequel la violence s'est infiltrée inexorablement.

«Habibi», c'est mon amour, ma chérie ou mon chéri. Un joli mot affectueux qui est le titre du puissant huis clos donné jusqu'au 5 juin sur la scène du Théâtre Pitoëff. La metteuse en scène et fondatrice de la C^e Apsara, la Genevoise Silvia Barreiros, est l'auteure de ce spectacle avec la dramaturge tunisienne Chema Ben Chaabane. Une comédienne et deux comédiens de Genève, Latifa Djerbi, Roberto Molo et Djamel Bel Ghazi, partagent l'aff-



Nedra Toumi et Roberto Molo dans une scène de «Habibi».

fiche avec deux nouveaux venus, Nedra Toumi et Mourad Dridi, rencontrés par Barreiros en Tunisie.

Au centre de la scène, une baignoire noire sur pieds d'argent in-

diqué où l'on se trouve. Elle a quelque chose de funèbre, cette baignoire. Y aura-t-il ici mort d'homme ou de femme? Des panneaux amovibles resserrant ou ou-

vrant l'espace de jeu sont couverts d'un imprimé noir et blanc de grand style.

Khaled Khouri, plutôt connu comme acteur, a très bien réussi cette scénographie. Nous voici dans un lieu central de la maison, la salle de bains, où chacun passe un moment dans la journée, mais pas toujours pour y faire sa toilette.

Une femme (Nedra Toumi, émouvante) cherche refuge dans cette baignoire contre la dureté du quotidien. Son mari (Roberto Molo, très juste) la rabaisse sans cesse, la menace, l'insulte, la frappe parfois. Ils sont un fils - Marc - que l'on voit nouveau-né, puis adolescent (Mourad Dridi), témoin pendant des années du fonctionnement révoltant du couple formé par ses parents.

Silvia Barreiros a beaucoup réfléchi à ce phénomène bien connu, mais le plus souvent tu, qui conduit des gens qui s'aiment - ou qui s'aimaient - à laisser la violence se placer entre eux. Elle a animé des groupes et des stages en Tunisie sur ce qu'on appelle violence de genre. L'homme, plus souvent que la femme, s'installe peu à peu dans le rôle du dominateur portant ses coups par la parole avant d'aller plus loin.

Cette oscillation entre geste tendre et voie de fait, mots gentils et paroles de haine, Silvia Barreiros la fait comprendre avec finesse et réalisme. À l'aide de scènes du passé - signalées par un éclairage spécial - on voit l'évolution qui mène de la séduction à l'humilia-

tion, insidieusement. On s'étonne de la capacité de celle qui aime ou a aimé à supporter l'insupportable, en souvenir de ce qui a été, ou dans l'espoir d'y revenir...

Comme souvent, les proches - ici le couple haut en couleur formé par Latifa Djerbi et Djamel Bel Ghazi - ne font rien pour aider l'épouse à la dérive. De ce drame social si cruellement vrai, Silvia Barreiros réussit par la magie du théâtre, les choix musicaux et le brio des comédiens, à faire un spectacle très captivant et même réjouissant. **Benjamin Chaix**

«Habibi» de Silvia Barreiros, au Théâtre Pitoëff jusqu'au 5 juin. Rés. 076 483 86 83. En ligne sur pitoeff.goshow.ch